

Comme une réponse indirecte ...

Essentiellement gabonaise jusqu'à l'âge de vingt ans, je me suis exilée en France en 1987 dans le but de m'affirmer en tant que plasticienne. A Bordeaux, nourrie de Griaule, Leiris, *Griaule et Leiris : Ethnologues/anthropologues, spécialistes des cultures africaines.*

Ouvrages dont je révisais les notions par le biais de l'ethnopsychiatrie.

nourrie de divers mouvements et artistes – Arte Povera, Land Art, Beuys, Basquiat, Frida Kahlo -, de références liées aux questionnements autour des relations interculturelles et d'ouvrages psychanalytiques fondamentaux, j'ai entamé mon apprentissage artistique.

De ces rencontres écrites et plastiques, mes premières productions rendaient compte d'une exploration entre le visible et l'invisible par l'intermédiaire de matériaux organiques : branches, fibres végétales, eau, soleil, huile, paraffine, sel, thé ...

En marge des conceptions artistiques occidentales, mes explorations ne trouvant pas de résonances, je m'isolais dans ce patrimoine végétal qu'est la forêt landaise, une nature-refuge qui me permettait de maintenir le dialogue par des installations in situ reposant sur une double référence stratifiée : traditions locales du Sud-ouest et terreau gabonais. Là, l'instinct retrouvait sa marque d'élection, apposait son sceau et légitimait de fait ma perception de l'expression plastique et donc du monde. Dans cet espace de liberté, où l'expression est possible sans ingérence extérieure ni rejet, je dis, je m'exprime et commence une démarche de traçabilité du travail.

Dans le silence et l'isolement, ma première vidéo sonore Fol, par l'introduction de la parole, explicite ce positionnement existentialiste. Mon monologue parle, mais l'image ne les convainc pas encore.

1993, sel, thé, cuivre, plomb et forge, je reviens à la sculpture comme une ultime tentative tangible, donc irréfutable, de revendiquer une territorialité propre. J'accepte un enseignement formel dans le but d'une communication codifiée mais j'exprime une différence culturelle en liant traditionnalité et contemporanéité.

Avec la problématique de l'archaïsme devenu, mon concept artistique – A la limite des espaces fertiles -, je démontre via l'emprunt à la cosmogonie dogon que la relation de l'homme à la nature est de l'ordre du perceptif transcendant. En 1994, le vaudou débarque à Floirac.

Perçu mais incompris, mon travail se poursuit à La Réunion pour une première exposition personnelle – Tout le monde a peur -. 1998/1999, Sculptures et photographies parlent d'une île pétrie par l'esclavage, d'une histoire métissée. Cette nouvelle terre d'exil semble propice à une reconnaissance identitaire donc à une renaissance – Fécondité -. L'initiation amorcée est douloureuse ; les aiguilles, les élastiques meurtrissent ma main blanche ou noire pour, sur fond rouge, sacraliser ; les céramiques rendent compte de réalités conflictuelles, de divisions territoriales. En 2000, Folle, installation vidéo sonore, continue d'interroger cette question de limite. De la frontière géographique au franchissement initiatique, la Folle transgresse et se guérit dans l'acceptation de l'instinct comme donnée empirique irréfutable.

La catharsis s'opère, le corps reprend son souffle et réactive son lent mouvement respiratoire. Assumant les sursauts d'inspirations de la vie – Lame et Helm -, j'accède à cet autre territoire ritualisé, celui de l'invisible et du Rêve.

Dans l'apaisement, je reconquiers un espace cosmogonique en 2001/2002 :

Mon travail photographique s'effectue de nouveau in situ. Pour la première fois, il est porté par un double personnifié : Mira. Alors que le miroir reflète, ce double révèle et permet la fixation du signifié dans son évidence originelle. Les larmes de Mira présentifie des notions fondamentales dans un espace cérémoniel. L'initiation est aboutie, le recueillement est rendu possible.

Alors, à Alexandrie, les initiés caressent le ventre du cheval, enfin. Loin d'un caisson végétal et

d'une histoire insulaire, la fleur se révèle comme un médium entre l'île de La Réunion et l'Égypte. La rose photographiée apprivoise la lumière crépusculaire. Translucidité ... Les frontières ne doivent pas être une délimitation territoriale pour le regard. Cristallisée par la colle, matière souple, transparente et organique, la rose sculptée est recouverte par la terre du Sinaï. La terre est le lieu de rassemblement, le lieu commun des cultures et des hommes.

Tandis que l'art contemporain occidental m'apparaît comme vision archétypale, méthode conceptualisée, code collectif, mon travail artistique se veut expérimentation cognitive de l'altérité. Il est un matériau en quête d'universel. J'éprouve, je puise, j'apprends, je crée et cherche à redistribuer.

Ruminant mes mémoires archaïques – Warda – je m'interroge :
« l'Homme peut-il s'oublier ? »

Propos recueillis par Youna OUALI,
Le 22/03/2003 – Alexandrie.